

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)**113. Caen, Lundi 27 août 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven**

113. Caen, Lundi 27 août 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Mandat local](#), [Portrait \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-08-27

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe ne faltarai jamais quand j'aime.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°152/182

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 355, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/347-351

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°113 Caen Lundi 27 7 h. du matin

Je ne flatte jamais quand j'aime. Pas un nuage ne passe devant mon soleil que je ne le voie. Mais il n'a pas un rayon qui m'échappe et qui n'illumine tout à mes yeux. On ne sait pas aimer. On ne sait pas admirer. On ne sait pas jouir de ce qu'on aime et de ce qu'on admire. On en laisse perdre des trésors. Et quand on ne perd rien, quand on jouit de tout, pourquoi ne dirait-on pas tout ? Pourquoi ne renverrait-on pas tout son plaisir à sa source. On ne sait pas non plus faire plaisir à qui on aime. On en laisse échapper mille et mille moyens, mille et mille occasions. Je ne veux rien perdre, ni du plaisir que je puis prendre, ni du plaisir que je puis donner. Quel petit mot que celui-là ! J'en sais qui me conviennent bien mieux. Mais ne soyez pas malade. Je ne sais pas de mot pour mon chagrin. Pourquoi cette maigreur soudaine ? Vous êtes vraiment encore plus mobile au physique qu'au moral, pour parler comme les philosophes. N'oubliez pas de me dire ce qui sera parti de cette maigreur, si vite venue.

Je suis arrivé hier ici au milieu des coups de canon, des courses de chevaux et d'un dîner de 40 personnes. Tout cela ne m'a pas empêché de dormir. On m'a reçu à bras ouverts. J'amenais moi d'abord, puis le soleil. On nous attendait tous deux avec grande impatience. J'ai trouvé la population, vraiment la population charmée de son Prince et disant : le bonheur nous en veut. Le mot courait de bouche en bouche, et on disait bien nous. Soyez sûre que ce pays-ci regarde tout-à-fait ce gouvernement comme sien. C'est une force immense. J'écirai ce matin, à M. le Duc d'Orléans que doit être bien content. Je suis ici jusqu'à samedi. Je passerai mon temps à déjeuner et à dîner dans les environs. Je préside ce soir la société des Antiquaires., Samedi je rentrerai chez moi. Ecrivez-moi donc Vendredi au Val-Richer.

Mon mal de dents est fort diminué. Je le sens mais je n'en souffre plus. Vous me conterez votre dentiste. Du reste, je ne m'étonne pas que le contraste vous ait frappée. Brewster à les meilleures façons du monde. Je trouve la lettre d'Ellice très sensée, car elle est d'accord avec mes conjectures. Ne vous arrive-t-il pas comme à moi, d'être sans cesse étonnée tantôt du beaucoup, tantôt du peu d'esprit que vous avez ? On devine quelques fois merveilleusement de très grandes choses et puis tout à coup on s'aperçoit qu'une petite chose qui se découvre et qu'on ignorait, modifie, immensément ce qu'on croyait très bien savoir. Avez-vous causé avec Pahlen ? Je suis impatient de savoir s'il n'aura rien vu, s'il ne vous aura rien dit qui vous éclaire un peu sur ce qui vous touche.

Adieu. Il faut que j'écrive à M. le Duc d'Orléans et à ma mère. Puis ma toilette. Puis des visites. Puis le déjeuner. Puis les courses. Puis le dîner, la séance, les speechs. Adieu.

Tout cela fait bien du bruit. Mais le moindre grain de mil Ferait bien mieux mon affaire Adieu. Je vous écris dans le même cabinet et de la même table d'où je vous ai écrit l'an dernier, à Boulogne, quand vous êtes revenue de Londres. Toujours.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 113. Caen, Lundi 27 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-08-27.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 07/05/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1487>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Lundi 27 août 1838

Heure 7 h du matin

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Caen (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

21

Je ne flatte jamais quand j'aime. Pas un nuage ne cache devant mon soleil que je ne le voie. Mais il n'a pas un rayon qui m'échappe et qui n'illumine tout à mes yeux. On ne sait pas aimer. On ne sait pas admirer. On ne sait pas jouir de ce qu'on aime et de ce qu'on admire. On en laisse perdre des trésors. Et quand on ne perd rien, quand on jouit de tout, pourquoi ne dirait-on pas tout ? Pourquoi ne renverrait-on pas tout son plaisir à la source ? On ne sait pas non plus faire plaisir à qui on aime. On en laisse échapper mille et mille moyens, mille et mille occasions. Je ne veux rien perdre, ni du plaisir que je puis prendre, ni du plaisir que je puis donner. Quel petit mot que celui-là ! J'en sais qui me conviennent bien mieux.

Mais ne soyez pas malade. Je ne sois pas ce mot pour mon chagrin. Pourquoi cette maigreur soudaine ? Vous êtes vraiment encore plus mobile au physique qu'au moral, pour parler comme la philosophie.

N'oubliez pas de me dire ce qui sera parti de cette
maignur si vite venue.

Je suis arrivé hier ici au milieu des coups de
canon, des courus de chevaux et d'un dîner de 40
personnes. Tout cela ne m'a pas empêché de dormir.
On m'a reçu à bras ouverts. J'amenais moi d'abord,
puis le Soleil. On nous attendait tout stupé avec
grande impatience. J'ai trouvé la population, vraiment
la population charmée de son Prince, et disant: le
bonheur nous en veut. Le mot courait de bouche en
bouche, et on disait bien non. Soyez sûre que ce
pays-ci regarde tout à fait le gouvernement comme
rien. C'est une force immense. J'écrivais ce matin
à M^{re} le duc d'Orléans qui doit être bien content.

Je suis ici jusqu'à Samedi. Je paperaï mon
temps à déjeuner et à dîner dans les environs. Le
président ce soir la Société des Antiquaires. Samedi,
je rentrerai chez moi. Écrivez-moi donc Vendredi
au Val-Richer.

Mon mal de dents est fort diminué. Je le sens
mais je n'en souffre plus. Vous me conterez votre
dentiste. Du reste, je ne m'étonne pas que le contraste

Vous avez
monde

L'accord
comme
beaucoup
devine

et puis
qui la
le qu'on

Ar
s'avoir
qui vont

le à me
le déjeuner
les spectacles

Adieu

vous ait frappé. Brewster a les meilleurs, façon du monde.

Je trouve la lettre d'Ellice très sensée, car elle est d'accord avec mes conjectures. Ne vous arrive-t-il pas, comme à moi, d'être sans cesse étonnée tantôt du beaucoup, tantôt du peu d'esprit que vous avez ? On devine quelquefois merveilleusement, de très grandes choses, et puis tout à coup on s'aperçoit qu'une petite chose qui se découvre, et qu'on ignoroit, modifie immensément ce qu'on croyoit très bien savoir.

Avez-vous causé avec Pahlen ? Je suis impatient de savoir s'il n'aura rien vu, s'il ne vous aura rien dit qui vous éclaire un peu sur ce qui vous touche.

Adieu. Il faut que j'écrive à m^{re} le duc d'Orléans et à ma mère. Puis ~~rap~~toilette. Puis des visites. Puis le déjeuner. Puis les courses. Puis le dîner, la séance, les speeches. Adieu. Tout cela fait bien du bruit.

Mais le moindre grain de mil
Feroit bien mieux mon affaire.

Adieu.

Je vous ~~ai~~ ^{ai} écrit dans le même cabinet et de la même table. Ici je vous ai écrit l'an dernier, à Boulogne, quand vous étiez revenue de Londres. Toujours.